

COMMENTAIRE DE LOUIS SABOURIN DU TEXTE *SOLIDARITY AND GOVERNANCE* PAR MARGARET S ARCHER

■ LOUIS SABOURIN

L'analyse de notre collègue Margaret Archer non seulement *arrive à point* mais aussi *fait bien le point*. Je serai très bref comme l'ont souhaité les coordinateurs, quitte à m'expliquer davantage pendant la période de discussion.

En effet, *Solidarity and Governance* arrive à point et fait bien le point pour deux raisons majeures à caractère *temporel* et surtout à caractère *conceptuel*. Il s'agit ici, et je préfère le souligner d'emblée en introduction, d'une analyse originale tant au chapitre de son approche *systémique* que de sa valeur *interprétative*.

Je n'écris pas cela souvent, mais nous sommes en présence d'une communication qui honore son auteur et notre Académie, même si, en particulier au plan de la gouvernance mondiale, nous pouvons avoir des conceptions et des interprétations différentes.

Le texte arrive à point après des réflexions au cours de diverses assemblées antérieures portant surtout sur les origines, les dimensions de la subsidiarité, mais selon une approche différente et en l'absence de la quête d'un «paradigme» interprétatif.

La subsidiarité, il convient de le rappeler, a pris ses sources chez Aristote et Thomas d'Aquin, s'est concrétisée chez Althusius et est devenue, après les propositions de Taparelli, à la fin du 19^e siècle, un des fondements de la Doctrine sociale de l'Eglise.

La gouvernance a aussi des sources lointaines, mais, du point de vue de l'Eglise et dans une approche internationale, elle a été mieux définie par Jean XXIII dans *Pacem in Terris*, puis par le Concile de Vatican II dans *Gaudium et Spes* en 1965, par Jean Paul II dans son Discours prononcé devant les Nations Unies en 1995, et dans *Sollicitudo Rei Socialis* en ainsi que par Benoît XVI dans *Caritas in Veritate*, en 2009.

Quant à la solidarité, elle découle de la nature sociale de l'homme. Elle s'exprime entre les individus, les familles, les communautés, les peuples, les Etats, les organismes internationaux et de manière de plus en plus apparente, à cause de l'information instantanée, lors de conflits, de séismes, sous forme d'actions humanitaires et de projets de coopération. Mais la solidarité est aussi un état d'esprit et un concept à clarifier.

Margaret Archer revisite donc dans la première partie de son texte le concept de la solidarité, lequel est évidemment bien distinct de ceux de la légitimité et de la subsidiarité, comme l'ont fait remarquer d'autres intervenants à commencer par Mgr Minnerath. Elle le fait en s'appuyant sur Durkeim, Weber, Marx, Parson, Gouldner, Luhmann, Beck, Donati, Habermas et d'autres auteurs. Elle articule et applique sa pensée à partir des contextes de la révolution industrielle des 18^e et 19^e siècles ainsi que des changements scientifiques et technologiques de l'époque contemporaine, en particulier en ce qui a trait à la gouvernance perçue à travers la présente «crise» socio-politico-économique européenne. Cette crise amène des «crispations» dans les partis politiques et les gouvernements ainsi que des problématiques difficilement gérables avec des administrations omniprésentes et incurables. Le tout débouche sur des «politiques sans conviction» et entraîne l'apparition «d'une nouvelle vie sociale» qui échappe à la gouvernance et qui ne serait pas nécessairement universelle.

Nous assisterions, sûrement dans les pays avancés, face au surplus de «réglementation bureaucratique» à la montée d'une «counter-institutionnalization» qui éventuellement, peut-on lire entre les lignes ou en déduire, aura des effets à l'échelon international, lequel est de plus en plus influencé par des gestionnaires dont les idées et les pratiques sont essentiellement liées au profit. Toutefois, des exemples de nouvelles entreprises, comme c'est le cas au Brésil, tenteraient de trouver et de mettre en œuvre des «solidarités horizontales».

Certes, la recherche de nouvelles formes de solidarité, autant au plan national qu'international, est à l'ordre du jour, comme le souhaite *Caritas in Veritate*, encyclique qu'évoque Margaret Archer en conclusion de son analyse sur un ton certes moins optimiste que celui d'autres observateurs mais profondément lucide.

J'aurais, pour ma part, vu d'un bon œil que Margaret Archer ouvre plus grand le volet international de la gouvernance, à d'autres régions du monde et en formule une interprétation comme celle qu'elle trace de la solidarité, mais tel n'était pas son but véritable.

En réalité, j'ai beaucoup apprécié son texte non seulement à cause de sa pertinence, de la rigueur de son analyse, la profondeur de sa pensée, mais aussi parce Margaret Archer a évité de s'enfermer dans l'une ou l'autre de trois «bulles» dans laquelle s'enferment trop de théoriciens contemporains à savoir: «l'unidisciplinarité», le choix exclusif soit de «l'analyse inductive» soit de «l'analyse déductive»; le refus de reconnaître que les sciences sociales, malgré un recours plus grand et absolument indispensable à la numérisation et à la quantification, demeurent des sciences non exactes et dès lors interprétatives.

Vouloir et savoir prévoir n'est pas prétendre pouvoir prédire. L'interprétation que nous fournis ici Margaret Archer est de grande qualité à ce sujet.

Plusieurs des questions qu'elle soulève concernant la montée d'une nouvelle vie sociale, l'équation entre l'Etat et le marché, les mutations dans les universités, l'internationalisation de la formation des gestionnaires sont très pertinentes.

Les sciences sociales peuvent identifier des problématiques, tenter de les expliquer et suggérer des réponses qui ne sauraient néanmoins toutes être complètes et valables dans un monde de plus en plus complexe et toujours en mutation.

Nous ne sommes pas seuls à ce chapitre. Même nos collègues des sciences dites exactes et naturelles sont aussi divisés sur de nombreuses questions fondamentales. Je participais, la semaine dernière, dans cette même salle, à un colloque de l'Académie Pontificale des Sciences et nous avons pu constater que les points de vue sont fort différents sur une question aussi importante que les origines et l'évolution de l'homme depuis des millions d'années ainsi que l'émergence de la conscience. Il en va de même de l'évolution de l'univers. Face à l'approche strictement scientifique de Stephen Hawking dans son *Grand Design* et de Laurence Krass dans *Universe From Nothing*, j'admire la sagesse de Thomas Nigel dans son ouvrage *Mind and Cosmos*, publié récemment à *Oxford University Press* dans lequel il souligne que le monde est maintenant en quête d'une révolution conceptuelle qui ferait appel à la fois à toutes les sciences, la philosophie, l'esprit et la spiritualité. Ceci exigera bien des réflexions sérieuses, ouvertes et clairvoyantes. Margaret Archer nous en a présenté une aujourd'hui. Je la félicite et la remercie sincèrement.